

VOTRE DOSSIER EST INCOMPLET

LUC FIVET

Roman

lucfivet.fr

© Luc Fivet, juillet 2021

979-10-93698-15-1

Illustration © Luc Fivet

Prologue

La vie n'est pas une ligne droite.

Au début on pense que notre parcours est tout tracé. Qu'il suivra une trajectoire rectiligne, donc fulgurante. Un peu comme si nous gardions au plus profond de notre mémoire l'enthousiasme frétilant du spermatozoïde.

Les réflexes ont la vie dure.

Or, certaines nouvelles peuvent la changer, la vie. Et quand je dis « changer la vie », il faut le comprendre au sens le plus littéral du terme.

Littéral et définitif.

Chapitre 1

C'était un mercredi, je m'en souviens encore. Comme tous les mercredis, le trafic était particulièrement dense à la sortie de Paris. J'avais passé plus d'une heure dans les embouteillages. J'étais épuisé en rentrant à la maison.

– Il y a une lettre de la mairie pour toi, m'a dit Sylvia, mon épouse.

J'ai posé mon attaché-case à mes pieds et j'ai ouvert la lettre.

C'est ainsi que ce mercredi 16 octobre, à 19 heures 48 très précisément, j'ai appris que j'étais mort.

Le document que m'avait fait parvenir l'état-civil le matin même était formel : Michel Vallet, né le 19 décembre 1969 à Roubaix, était officiellement décédé le mardi 15 octobre 2019 à Poissy. J'ai retourné la lettre dans tous les sens. Elle portait bien l'en-tête de la mairie.

J'ai montré le feuillet à Sylvia. Elle venait de rentrer du cabinet où elle travaille comme assistante dentaire. Elle a haussé les sourcils.

– Tu es mort ? C'est terrible, ça, mon chéri.

– Et pourtant, je suis vivant.

– Eh bien oui. Une erreur, sans doute.

– Je suppose.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Eh bien, je vais faire comme d'habitude.

– Ça me paraît la meilleure solution. J'ai préparé du lapin à la moutarde pour dîner. Je vais rajouter de la ciboulette dans les pommes de terre, je sais que tu adores ça.

– Merveilleux ! Je crève de faim.

Je lui ai raconté ma journée, les réunions interminables, mes démêlés avec Martin, un commercial qui ne remplissait pas ses quotas, et la dernière blague d'Hubert, mon collègue et ami de vingt ans.

Sylvia m'écoutait sans cesser de s'affairer à la cuisine. J'étais marié avec cette femme depuis vingt-cinq ans et elle arrivait encore à me surprendre. Même confrontée à une situation imprévue – et mon décès en était une, c'est le moins qu'on puisse dire –, elle gardait la tête froide. On m'annonçait ma mort ? Pas de problème, elle rajoutait de la ciboulette dans les pommes de terre. C'est une qualité rare, que j'avais remarquée dès notre première rencontre dans une pharmacie. Je venais acheter un sirop pour la toux, et elle des aspirines « parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver ». J'avais été instantanément séduit.

Elle a mis le couvert pendant que je surveillais la fin de la cuisson. Comme d'habitude, j'ai vérifié que le gaz et la plaque électrique étaient bien éteints avant d'amener les plats à table.

– Les garçons ! a crié Sylvia. Le dîner est prêt !

Un grand remue-ménage s'est fait entendre à l'étage. Portes brutalement ouvertes, bouffées de musique assourdissante et cavalcade dans l'escalier. Nos deux fils sont apparus. Alexandre, l'aîné, en dernière année d'ingénieur. Et Dylan, le cadet, qui repassait son bac, si toutefois il ne décidait pas de s'octroyer à nouveau une année sabbatique. Difficile de trouver plus dissemblable que mes deux fils : Alexandre, studieux, calme et réservé, et Dylan incapable de rester en place une seconde. L'un grand, élancé et soucieux de son apparence, et l'autre fagoté n'importe comment, véritable boule de nerfs, toujours à se demander ce qu'il va faire dans la minute qui vient.

Sylvia a soulevé le couvercle de la cocotte et nous a servis. Le lapin dégageait un arôme tout à fait savoureux.

– Au fait, les garçons, a dit Sylvia en disposant sa serviette sur ses genoux, j'ai une grande nouvelle. Votre père est mort.

Alex et Dylan se sont tournés vers moi, stupéfaits.

– Sérieux ? s'est exclamé Dylan.

– Sur le papier seulement, ai-je corrigé. L'état-civil m'a envoyé mon acte de décès.

– Mais... t'es vivant !

– Bien observé, Dylan.

– Ce doit être un homonyme, a avancé Alexandre.

– Un quoi ? a demandé son frère.

– Quelqu'un qui a le même nom que papa.

– Et la même adresse ?

Tout petit déjà, Dylan avait l'art de mettre les pieds dans le plat. Il n'avait jamais son pareil pour claironner devant tous les invités que la dame assise devant lui avait renversé du vin sur sa robe. J'ai préféré tempérer son excitation.

– Il y a sûrement erreur. J'irai tirer les choses au clair à la mairie.

– Ne tarde pas trop, a dit Sylvia avec son pragmatisme habituel. Passé un certain délai, les démarches prennent toujours plus de temps.

– Je pense que j’arriverai à leur faire entendre raison. Il me semble que j’ai de bons arguments, non ?

J’ai tapoté mon ventre qui prouvait de manière indiscutable que j’étais un bon vivant.

– En attendant, a souri Alexandre, on va devoir cohabiter avec un cadavre.

– Trop cool ! s’est esclaffé Dylan.

– Très drôle, ai-je grogné. Amusez-vous ! Et profitez-en tant que vous n’êtes pas dans le monde du travail ! Parce que ce n’est pas toujours jojo. Ce matin, par exemple, à la réunion des...

– C’est comme moi, m’a coupé Sylvia. Vous n’avez idée à quel point les gens sont stressés à l’idée d’aller chez le dentiste. L’autre jour, une vieille dame est venue se faire arracher les dents pour se faire poser un dentier. Le problème, c’est qu’elle était tellement paniquée qu’elle avait besoin de parler pour descendre en pression. Dès que le dentiste lui ôtait une dent, elle se mettait à raconter sa vie. Mais comme on lui enlevait une dent après l’autre, on comprenait de moins en moins ce qu’elle disait !

– Trop marrant ! a dit Dylan.

– C’était vraiment tordant. Le dentiste faisait tomber une dent dans le bac en inox, on entendait un grand « ping » métallique, et la vieille dame disait : « Fe qui est fou, avec Fylvain, f’est qu’il est vraiment intelligent, mais d’une pareffe... »

– La pauvre, a murmuré Alexandre.

– Et après, « ping », et ensuite « Fraiment très intellivent, ve vous affure ! »

– Je vois d’ici la scène, ai-je soupiré. Mais au moins on l’écoute, elle. Moi, à la réunion des commerciaux...

– Et il y en a une autre, a continué Sylvia, il faut l’endormir complètement sinon elle mord. Même pour une simple obturation, le dentiste lui fait une anesthésie générale. Je dois lui tenir la bouche ouverte pour que le docteur puisse travailler. Mais la dernière fois qu’elle est venue, il n’avait pas assez dosé l’anesthésie et la femme s’est réveillée. Elle l’a mordu jusqu’au sang ! Il a gardé la marque des dents sur sa main pendant un mois.

– Comme ça, a remarqué Alexandre avec finesse, il pouvait vérifier qu’il avait bien travaillé.

– Et je ne vous dis pas le nombre de mails que j’ai reçu, ai-je dit. Mais la plupart...

– Un autre client, a poursuivi Sylvia dans un éclat de rire, c’est un rugbyman. Une vraie armoire à glace ! Par contre, dès qu’il met un pied au

cabinet, il tremble, il a les larmes aux yeux, c'est incroyable. Il faut que je lui tiennes la main, même pour un détartage.

– Il a les chocottes ! s'est amusé Dylan.

– Il faut le voir pour le croire ! Ce malabar, perdu dans le fauteuil... On croirait qu'il est assis sur la chaise électrique. Un vrai condamné à mort !

Dylan a éclaté d'un rire tonitruant. Alex et Sylvia, eux, me dévisageaient avec une sorte de gêne. Ma femme a tapoté ses lèvres à l'aide de sa serviette.

– Oh pardon, mon chéri. Ne crois pas que... C'est juste une façon de parler.

– Après une dure journée de travail, c'est vraiment le genre de choses qu'on est ravi d'entendre... Bon, les garçons, il est temps de débarrasser la table !

J'ai fait ma ronde habituelle avant de me coucher. J'ai vérifié que le portail d'entrée était bien fermé, puis j'ai verrouillé la porte de la maison et mis la chaîne de sécurité. Par acquit de conscience, j'ai donné un tour de clé à la porte du garage. Je me suis assuré que les volets étaient bloqués et j'ai branché le système d'alarme. J'ai vérifié une dernière fois le gaz et la plaque électrique. Par réflexe, j'ai inspecté les placards de la cuisine pour voir s'il nous restait suffisamment à manger. Pour finir, le robinet de l'évier : on n'est jamais assez prudent, une inondation est si vite arrivée. Les extincteurs, c'était inutile, je les avais changés le mois dernier.

J'ai regagné la chambre. Sylvia ne dormait pas encore. Elle s'est tournée vers moi. J'ai bien vu que quelque chose la tracassait.

– Tout va bien ?

– Très bien. Pourquoi ?

– Tu n'as pas été très bavard ce soir.

– J'ai eu une journée difficile au bureau. Il y a des jours comme ça.

– Oui, ça arrive. Et Hubert ? Il ne peut pas te donner un coup de main dans ces cas-là ?

– Je te l'ai répété mille fois, je suis responsable des secteurs Nord et Est, lui des secteurs Ouest et Sud-Ouest. Chacun ses problèmes. En fait, le vrai problème, c'est que personne ne sait ce que la direction a derrière la tête.

– Au siège à Paris, tu veux dire ?

– Non, bien plus haut. Chez les big boss, à Portland. La stratégie est floue. En admettant même qu'ils en aient une ! Alors on fait des tas de réunions où on ne décide rien... Mais la concurrence, elle, elle sait ce qu'elle veut. Et elle fonce ! Chaque jour elle grignote des parts de marché !

– Mon pauvre chéri...

– Les budgets ne sont mêmes pas calés pour l'année prochaine. C'est n'importe quoi... Si au moins on m'écoutait !

- Mais tu m’as toujours dit que Richer comptait sur toi.
- Richer ? Oui, c’est vrai. Mais vois-tu, je...
- Qu’est-ce que j’ai mal à la tête ! Je vais prendre une aspirine.

Je n’avais plus la force de finir ma phrase. Je me suis couché et j’ai tiré la couette sur moi.

- Bon, il faut que je dorme un peu. Parce que là, je suis vraiment... crevé.
- Sylvia a failli s’étrangler en avalant son verre d’eau.

C’est le lendemain que tout a vraiment commencé.

Le ciel était gris mais il ne faisait pas encore trop froid. Les costumes et les tailleurs réglementaires, tous uniformément noirs, arpentaient le parvis de la Défense. Une journée de travail ordinaire.

J’avais salué mes collègues dans l’ascenseur et j’étais monté à mon bureau au huitième étage. Là, j’avais demandé un café à Mathilde, mon assistante. C’était une brave dame d’une cinquantaine d’années, joviale et agréable à vivre. Elle n’était pas l’assistante la plus compétente de la boîte, mais au moins elle était dynamique et toujours de bonne humeur.

Je l’ai saluée de ma formule rituelle – j’avais lu sur un blog qu’il est bon de créer une forme de connivence avec ses subordonnés.

- Bonjour Mathilde, quoi de neuf ?

– Tout est vieux, monsieur Vallet, tout est vieux, ah ah ah. Je vous prépare un café bien noir ?

– Comme d’habitude, Mathilde. Vous devriez le savoir depuis le temps, non ?

- Ah oui, bien sûr, ah ah ah.

Elle est allée à la machine à café en chantonnant. J’ai remarqué à sa démarche qu’elle accusait un début d’embonpoint. Elle ne s’en formalisait pas outre mesure. J’ai dû penser quelque chose comme : c’est vrai que le temps passe. Puis j’ai oublié. J’ai posé mon attaché-case sur mon bureau et j’ai attaqué ma journée. J’ai allumé mon ordinateur et je me suis branché sur ma messagerie. Les trente premiers mails de la journée ont défilé, début d’une longue litanie. J’ai fait un tri rapide. Je n’ai gardé que les mails importants, ceux qui émanaient de mes n+1, 2 et 3.

Puis j’ai expédié ma corvée : j’ai convoqué Martin pour lui annoncer que Basic Extinct avait décidé de se passer de ses services. Il m’observait avec stupéfaction. Incapable de dire un mot, Martin. Vu ses résultats, il devait pourtant se douter que ça lui pendait au nez. Je lui ai sorti le baratin habituel, chiffres en baisse, motivation insuffisante, absence de communication avec le reste de l’équipe, erreurs flagrantes. Rendez-vous était pris avec la DRH pour les

formalités, désolé, merci pour tout et au revoir. Une bonne chose de faite. Là-dessus, j'ai préparé la réunion mensuelle des chefs de secteur qui devait se tenir l'après-midi même.

Un petit incident me revient à l'esprit. Cela s'est produit à la cantine. J'avais décidé de déjeuner avec Hubert. Comme d'habitude, il faisait le tour des bureaux pour voir qui venait manger avec nous. Quand quelqu'un refusait, il s'exclamait « Quoi, tu bandes à part ? » On rigolait toujours avec Hubert. C'était le boute-en-train de la boîte.

Nous venions de nous installer à notre table en compagnie d'autres managers. Par un accord tacite, les différentes catégories de personnel ne se mélangeaient pas chez Basic Extinct : les cadres d'un côté, les employés de l'autre. Pour ceux que cela choquerait, je me contenterai de rappeler qu'une certaine distance hiérarchique est souvent une garantie d'efficacité dans une boîte. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé à y redire.

Toujours est-il qu'à un moment donné j'ai demandé à Gérard Oudet, le responsable du secteur Île-de-France, de me passer le sel. Et il a fait comme s'il n'avait pas entendu. Ou peut-être ne m'a-t-il réellement pas entendu à cause du bruit dans la cantine et du brouhaha des conversations. Aujourd'hui encore je n'ai pas de réponse définitive. C'est finalement Hubert qui a tendu le bras pour me donner la salière. Je ne me suis pas formalisé, j'ai salé mes frites et j'ai tenté de me concentrer sur ce que me disait Hubert.

– Alors, Michel, tu as viré Martin ?

– Bien obligé. Il tirait les chiffres vers le bas.

– Il n'y avait rien d'autre à faire. Il l'a bien cherché !

– Et tout à fait entre nous, personne ne le regrettera.

– C'est sûr. Surtout qu'il faut la jouer serré avec Richer. Il est évident que ce salopard veut couper des têtes. Ça devient n'importe quoi ! Tu sais ce que m'a raconté Léon, du marketing ?

Je n'écoutais Hubert que d'une oreille distraite. À la vérité toute mon attention était déjà focalisée sur la réunion des chefs de secteur. Elle était d'une importance capitale pour moi. Les chiffres de mon secteur étaient assez bons. C'était le moment ou jamais de marquer des points auprès de Xavier Richer, le directeur commercial.

La réunion était programmée à 14 heures. J'étais fin prêt mais dès le début l'ambiance m'a paru étrange. Autour de la table, les participants chuchotaient à voix basse en attendant l'arrivée de Xavier Richer. Certains hochaient la tête d'un air entendu en jetant des regards à gauche et à droite pour s'assurer que personne ne les écoutait. La silhouette longiligne du directeur commercial a fini par arriver avec un quart d'heure de retard, ce qui était plutôt inhabituel de sa part. Son visage orné d'un fin collier de barbe était fermé. Après un salut de pure forme, il nous a

invité à donner brièvement nos chiffres pour le dernier trimestre et les prévisions pour l'automne. Il prenait des notes à chaque intervention. Mon tour est venu. J'ai commencé à donner quelques chiffres, suivis d'un plan détaillé de nos perspectives de croissance. Puis je me suis jeté à l'eau.

– Je dois dire que les estimations pour l'année prochaine sont excellentes. Le marché des secteurs nord et est sont très porteurs et, sans fausse modestie, il faut admettre que ces bonnes performances s'expliquent par un management de qualité et...

À ce moment-là, j'ai remarqué une conversation. J'ai levé la tête de mes papiers. Xavier Richer discutait avec Sophie Boisson, la responsable com, qui venait juste de s'asseoir à sa droite. Ils se montraient quelque chose sur un écran d'ordinateur. Gérard Oudet lisait ses mails sur son smartphone. Philippe Gallop, le responsable des secteurs Sud et Sud-Est, consultait un épais dossier. Bref personne ne me prêtait la moindre attention. Seul Hubert m'écoutait, la mine grave. Et ce que j'ai lu sur son visage d'ordinaire joyeux et ouvert, je m'en souviens parfaitement, c'est un sentiment qui lui était totalement étranger. Oui, ce que j'ai aperçu sur son visage cet après-midi-là, c'était une forme de gêne.

– Donc, ai-je conclu précipitamment, les perspectives sont excellentes pour moi, et...

– Merci, a dit Richer. Hubert, qu'en est-il pour toi ?

– Pour moi, s'est exclamé Hubert, tout va bien. On peut même dire que mon service pète le feu !

Tout le monde a ri et la réunion s'est poursuivie dans la bonne humeur.

– Très bien, a fait Richer quand Hubert a conclu sa présentation. Et félicitations pour tes résultats. Je crois qu'on s'est tout dit ?

J'ai levé la main.

– Je voudrais ajouter que...

Il s'est levé et a quitté la salle de réunion, suivi de tous les autres.

J'ai regagné mon bureau dans un état de stupeur absolue. Que se passait-il ? La réunion s'était déroulée comme si je n'étais pas là. Je n'avais ressenti aucune agressivité chez mes collègues. Simplement de l'indifférence. De dépit, je me suis plongé dans mes mails. Ils déferlaient par jets continus. Chose étonnante, il y avait une quantité effrayante de mails où j'étais en copie mais qui ne concernaient pas mon secteur.

– Mathilde, ai-je crié, vous êtes sûre que ma messagerie est bien paramétrée ?

– Tout à fait sûre, a gloussé Mathilde. J'ai encore vérifié ce matin.

– Eh bien, je ne sais pas ce qui se passe, mais il n'y en a pas un seul qui me soit directement destiné.

– Ce doit être une erreur.

– Bravo. Vous m’êtes d’une grande aide sur ce coup-là.

Mathilde a ri.

– De rien, monsieur.

Elle est retournée à son planning de réunions. Sur mon écran, les mails se succédaient inexorablement.